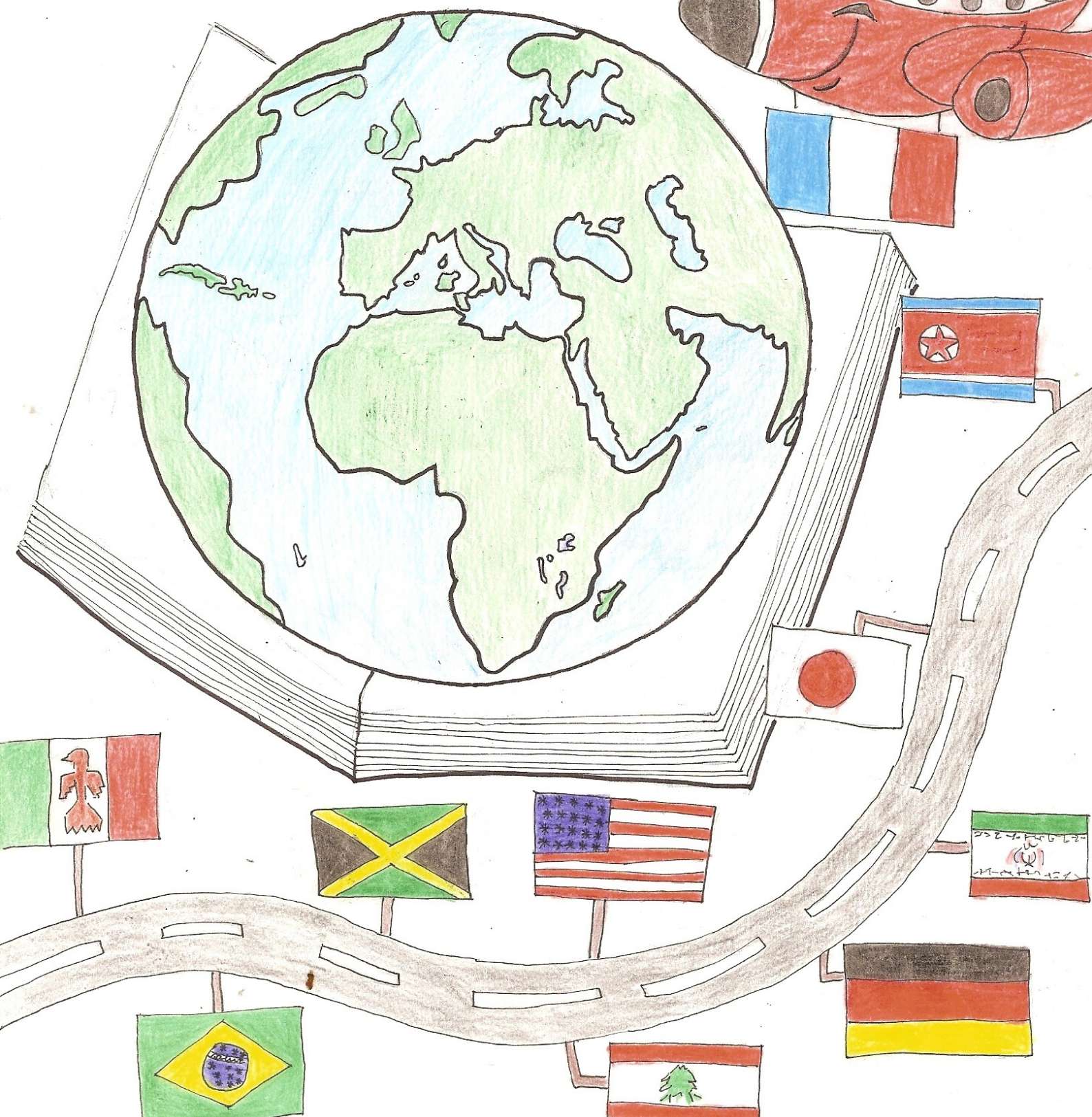


Le Club

N°13

Septembre - Octobre 2015

Numéro spécial Littérature et société



Un numéro spécial pour la rentrée

Des élèves de 2ndes de l'option Littérature et Société de l'année 2014-2015 se sont livrés à l'exercice de l'écriture journalistique et ont réalisé de bout en bout le 13ème numéro du journal du lycée. Les différents articles établissent un lien entre des œuvres littéraires, des auteurs et des aspects de la société de différents pays (Mexique, Liban, Jamaïque...). Il s'agit d'un numéro de (re)découverte, fidèle à la ligne éditoriale du journal fondée sur l'ouverture au monde.

A ce propos, Les Cris, la saison 4 redémarre dans le courant du mois d'octobre. Les réunions de rédaction se dérouleront le jeudi entre 12h et 14h dans une salle informatique (la C108, la C109 ou la salle multimédia ?). La participation au journal est ouverte à tous les élèves du lycée. Pour de plus amples informations ou pour recevoir les numéros directement dans votre boîte mail, vous pouvez écrire un courriel à l'adresse suivante : journal.lescris@gmail.com. Vous pouvez également nous suivre sur [le blog du journal](#), devenir ami avec Journal Les Cris sur Facebook ou attendre patiemment la sortie d'un nouveau numéro au mois de novembre.

Pour comprendre le texte de la page 3 :

Lors de chacune des séances de Littérature et Société, les élèves ont fidèlement noté sur une feuille un « mot du jour », une « pensée du jour » et une « rime du jour ». La page 3 restitue, de manière anonyme, ces quelques réflexions d'une année en classe. Il est à préciser que les cours avaient lieu tous les vendredi entre 10h et 12h, cela peut avoir son importance.

Légende :

- en rouge : le mot du jour
- En jaune : la pensée du jour
- En vert : la rime du jour

Bon début d'année scolaire à tous

et bonne lecture !

Sommaire :

Page 3 : Quartier libre

Page 4 : Marjane Satrapi, une vie construite autour de la guerre

Page 5 : Le Liban à travers le texte

Page 6 : Mexique, quand drogue et violence s'en mêlent

Page 7 : Max ou l'histoire d'un anti-héros

Page 8 : Pyongyang, voyage dans un pays totalitaire

Page 9 : Brésil, le « féminicide » une question nationale

Page 10 : La Jamaïque, l'île révoltée

Page 11 : Si je reste, où irais-je ?

Page 12 : Toni Morrison, première femme noire à avoir reçu le prix Nobel de littérature

26 septembre 2014

Enfin !

Pouvoir aller courir ce soir

Pas de poésie aujourd'hui

10 octobre 2014

Travail

Ma pensée du jour est une fleur

Plus que 5 heures d'attention, avant la libération

17 octobre

Les vacances

Samedi c'est parti pour deux semaines au Japon

Et je ne sais toujours pas manger avec des baguettes, c'est super

J'espère avoir du bon temps au pays du soleil levant

24 octobre

Clafoutis

Travailler dur n'a jamais tué personne mais pourquoi prendre le risque ?

7 novembre

Automne

Loin de tout

Avec le froid arrive le désarroi

14 novembre

Changement

Si on ne change pas les choses, ce sont elles qui finiront par nous changer
..... ?

21 novembre

Nouvelle

Contrôle contrôlé

Week-end dernier Montpellier, fou rires et tapage de pieds

28 novembre

Pluie

J'aime pas la pluie

Quand il pleut les cieus ne sont pas bleus

5 décembre

Jeux

Rien de mieux qu'un bon café

Un feu qui crépite dans une cheminée, un mois de décembre entamé

12 décembre

Atmosphère

Trop de livres à lire, pas assez de temps

Il est tout autant terrifiant de penser que nous sommes seuls dans l'univers ou, qu'au contraire, nous ne le sommes pas.

19 décembre

Vacances

Aujourd'hui c'est les vacances

C'est la fin d'une souffrance

Et le début d'une délivrance

9 janvier 2015

Plumard

Envie de dormir

J'ai trop envie de dormir, du coup ça me fait rire

16 janvier 2015

Voyage

Je veux voyager

Voyager pour visiter, voyager pour s'évader, voyager pour s'amuser, voyager pour rêver

30 janvier

Rome

Bientôt à l'étranger

Dimanche je pars, je languis ce départ

6 février

Evasion

La musique, le soleil

Des étendues vastes et la chaleur, je pars à la recherche de la paix intérieure

27 février

Week-end

J'ai mal au ventre

Marseille au soleil

6 mars

Fatigue

Vivement ce soir

Le rabbin a mangé un lapin

13 mars

Pluie

Pape

Dans la pluie, mes yeux luisent et elle tombe dans la nuit

20 mars

Pâtisserie

Faut que je fasse mon choix

Tu me fais rire et pleurer, je ne peux plus me passer de ta complicité, je deviens dépendante comme une droguée

27 mars

Soleil

Vivement le week-end

Après cette longue matinée, je n'ai qu'une seule envie c'est de bronzer

10 avril

Reggae

Envie de changer

Contraste des couleurs, libre comme l'air, je m'envole vers l'extérieur

22 mai 2015

Mistral

Concert, concert, concert, concert, concert.....

Je vais chanter mistral gagnant, je n'arrête pas de claquer des dents

29 mai 2015

Ecriture

Liberté de pensée

Tu es une force qui envahie les âmes, et s'amplifie puis s'évanouit dans les flammes

*Voir page 2

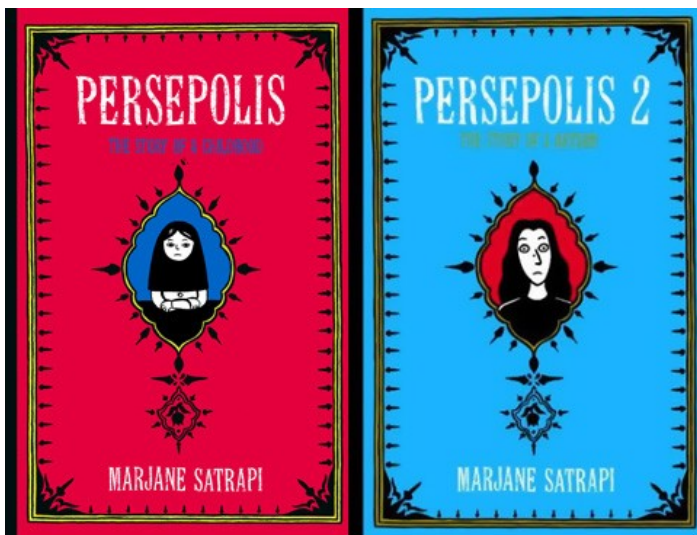
Marjane Satrapi, une vie construite autour de la guerre

Marjane Satrapi, née à Rasht en Iran en 1969, est une scénariste, peintre, dessinatrice, écrivain et réalisatrice. Son histoire se confond en partie avec les changements qu'a connus l'Iran ces 40 dernières années.

Une décennie de guerre

En 1979, une révolution renverse le Shah et s'installe une république islamique en Iran. C'est à partir de là que les relations entre l'Iran et l'Irak commencent à se détériorer.

La guerre Irak-Iran est une guerre opposant ces deux pays entre 1980 et 1988. L'Irak attaque l'Iran au prétexte d'un désaccord frontalier. Il espère ainsi faire disparaître le régime fondamentaliste et réduire l'influence du mouvement islamique chiite en Iran. Ceci pousse les Iraniens à s'opposer à leur voisin et entamer une guerre. Celle-ci a causé près d'1.200.000 morts suite à de nombreux bombardements subis par la population des deux pays, par l'assassinat de prisonniers politiques et des révoltes civiles écrasées par les pouvoirs en place.

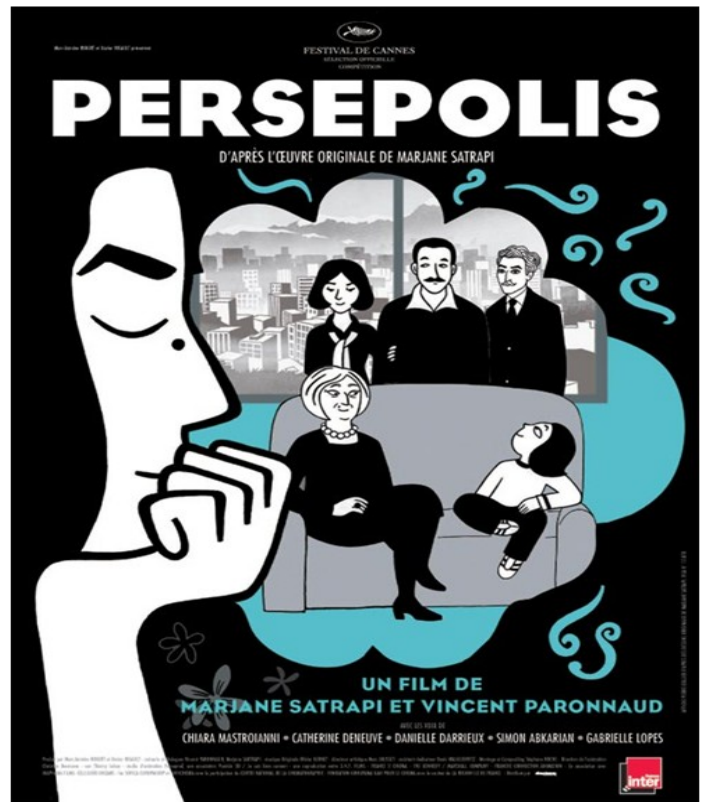


Persépolis, le roman graphique

Marjane Satrapi écrit notamment Persépolis en 4 tomes au début des années 2000 qui retrace son vécu durant cette guerre. A travers ses bandes dessinées, elle raconte le quotidien, ses ressentis et son traumatisme face à la violence dans un pays en guerre. Adolescente à la langue bien pendue, pour la protéger, ses parents l'envoient en Autriche où elle part d'un pays en guerre et se retrouve dans un pays dans lequel elle ne se sent pas à sa place. Elle est donc seule, sans sa famille restée en Iran. Elle s'inquiète pour ses proches d'autant plus que ses proches, notamment son oncle, sont communistes et opposants au régime politique de l'Iran.

Elle est aussi très proche de sa grand-mère qui lui prodigue des conseils auxquels elle se référera tout au long de sa vie. Dans une scène importante, sa grand-mère lui confie : « Écoute ! Je n'aime pas faire la morale, mais je vais te donner

un conseil qui te servira à jamais. Dans la vie tu rencontreras beaucoup de cons. S'ils te blessent, dis-toi que c'est la bêtise qui les pousse à te faire du mal. Ça t'évitera de répondre à leur méchanceté. Car il n'y a rien de pire au monde que l'amertume et la vengeance. Reste toujours digne et intègre à toi-même ! ».



Persépolis, le film

En 2007, Marjane Satrapi réalise le film Persépolis avec Vincent Paronnaud, inspiré de ses bandes dessinées à succès. C'est un film d'animation en noir et blanc qui a suscité certaines polémiques et interdictions. Par exemple, il a été interdit de diffusion au Liban en 2008. Mais, la « polémique nationale » engendrée par la censure a réussi à autoriser sa diffusion. La République d'Iran s'est aussi inquiétée de l'image que pouvait renvoyer ce film le considérant comme « un tableau irréal des conséquences et des réussites de la révolution islamique ».

Néanmoins, le film a remporté de nombreux prix notamment le Prix spécial du jury du Festival de Cannes en 2007, le César de la meilleure adaptation en 2008 et été nommé aux Oscars du cinéma la même année dans la catégorie du meilleur film d'animation (pour l'anecdote c'est Ratatouille qui a obtenu la récompense). Marjane Satrapi a obtenu le Prix du public de l'Etrange festival pour The Voices (une comédie d'horreur et non l'émission de TF1 !!!) en 2014 ce qui montre sa capacité à travailler et à exceller dans divers genres.

Florine R., Emma B.

Le Liban à travers le texte

C'est Beyrouth, cette expression nous renvoie à une image du Liban des années 1980 période pendant laquelle la guerre civile faisait rage et la terreur était le quotidien des libanais. Or, on se rend compte que cette image est erronée, que Beyrouth et une ville cosmopolite, dynamique avec ses maisons d'éditions, les différentes organisations qu'elle englobe (la francophonie...) et ses boîtes de nuit qui nous font rêver !

Le Liban : brève histoire du pays des cèdres

«Lubnan» vient de la racine sémitique Lubnan signifiant «blanc» ou «lait». Cela fait référence au manteau neigeux qui recouvre ses montagnes notamment le Mont Liban en hiver, c'est un paysage d'une grande rareté dans cette région plutôt aride du globe (même si le Liban bénéficie d'une pluviométrie intéressante).

En 1840, le Liban et la Syrie sont occupés par l'Égypte suite à de nombreux conflits dont l'origine remonte au XVIII^{ème} siècle. En 1870, une province autonome du Mont-Liban est créée suite à la pression des puissances européennes. Cette province est alors dirigée par un gouverneur chrétien de nationalité ottomane, d'où l'origine de l'influence française au Liban. Le Liban reste sous l'emprise de l'Empire Ottoman, jusqu'en 1918. La proclamation de la création du «Grand Liban» est faite le 1^{er} Septembre 1920 et le Liban devient un «mandat» français.

En 1943, l'indépendance du pays est proclamée et les troupes françaises quittent le pays en 1946. La guerre du Liban éclate en 1975 puis le sud du pays est envahi par Israël en 1978. Cette guerre civile cause de nombreux dégâts et se termine en 1989 par les accords de Taef. Dans les années 1990 et 2000, le Liban se reconstruit économiquement mais cependant éclate un conflit israélo-libanais. Cette guerre élève le coût des destructions à 6 milliards de dollars pour le Liban.



La République du Liban est un État du Proche-Orient (incluant la Syrie, la Jordanie, Israël et la Palestine). Beyrouth en est la capitale. La langue officielle de ce petit État (10450km²) est l'arabe, le français ayant perdu de sa superbe, il en reste néanmoins la seconde langue et est parlé dans les milieux les plus aisés (45 % de la population le parle).

Pays multiconfessionnel de 4.5 millions d'habitants, le Liban se signale par la singularité de ses institutions. En effet, le président doit être chrétien maronite, le premier ministre musulman sunnite et le président du parlement musulman chiite. De plus, la moitié des membres du parlement doit être musulmane et l'autre moitié chrétienne.

Amin Maalouf : l'écrivain 100% humain

Amin Maalouf est un écrivain franco-libanais né le 25 février 1949 à Beyrouth. Il est élu à l'Académie française en 2011. Il a vécu une grande partie de son enfance en Égypte avant de retourner au Liban. Lorsque la guerre civile éclate en 1975, il est obligé de fuir le pays et se réfugie en France. Sa femme et ses trois enfants le rejoignent quelques mois plus tard.

Il a écrit de nombreux ouvrages dont «Les identités meurtrières» (1998, Grasset). Ce livre parle de la question des identités et des conflits qu'elle peut engendrer. Que signifie le besoin d'appartenance collective, qu'elle puisse être culturelle, religieuse ou nationale ? Pourquoi ce désir, en soi légitime, conduit-il si souvent à la peur de l'autre et à sa négation ? Nos sociétés sont-elles condamnées à la violence sous prétexte que tous les êtres n'ont pas la même langue, la même foi ou la même couleur de peau ?

Né au confluent de plusieurs traditions, l'auteur du **Rocher de Tanios** (prix Goncourt en 1993) puise dans son expérience personnelle, aussi bien que dans l'histoire de son pays, de l'actualité ou de la philosophie, pour interroger cette notion cruciale d'identité. Il montre comment, loin d'être donnée une fois pour toute, l'identité est une construction qui peut varier.

Quand on lui demande: «Moitié français, donc, et moitié libanais ? » Il répond : « Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tout les éléments qui l'ont façonnée, selon un «dosage» particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre». Il met en garde contre les illusions, les pièges, les instrumentalisation des identités qui sont faites. Il nous invite à un humanisme ouvert qui refuse à la fois l'uniformisation planétaire et le repli sur la «tribu». C'est alors un sujet très philosophique que cet écrivain traite, il dénonce cette façade et ce mot que l'on a créé mais qui n'a en réalité, aucune légitimité.

Pour l'anecdote, Amin Maalouf est l'oncle du trompettiste Ibrahim Maalouf. Ce dernier est le seul trompettiste au monde à jouer de la musique arabe sur un instrument modifié par son père dans les années 1960 : la trompette à quatre pistons qui permet de retranscrire le quart de ton inconnue dans la «musique occidentale». Ces albums sont vendus dans le monde entier. Son style musical tourne autour du jazz, jazz-rock fusion et musique classique. Il a reçu un titre de jeune artiste œuvrant pour le dialogue interculturel entre le monde arabe et occidental décerné par la directrice générale de l'UNESCO.

Luna P., Désirée M., Gwendal M.

Mexique, quand drogue et violence s'en mêlent

C'est un immense mur de grillage et de barbelés qui s'étend sur 3 141 km entre le Mexique, pays en développement ou le deal de drogue et les disparitions sont fréquentes, et les États-Unis pays développés, qui fait rêver beaucoup de mexicains. Ainsi chaque année des millions d'immigrants tentent d'accéder clandestinement au États-Unis, mais pour cela il faut traverser la frontière surveillée par plus de 18 000 policiers américains. En 20 ans, plus de 10 000 immigrants y ont laissé leurs vies et nombreux se font tuer en escaladant les grillages. Cette frontière provoque un solide (et sordide) business pour des passeurs peu scrupuleux.

La guerre contre la drogue au Mexique

Une guerre contre les narcotrafiquants débute au Mexique en 2006. Plus de 36 000 militaires et policiers mexicains dont 8 500 uniquement dans la ville de Juarez, sillonnent le pays à la recherche des 100 000 membres des cartels de la drogue. Cette lutte interminable est la cause d'environ 50 000 morts au Mexique entre 2006 et 2012. On compte également 27 000 disparus. Un bilan très lourd qui ne cesse d'inquiéter l'Etat mexicain mais également les États-Unis qui sont la première cible du trafic de drogue car c'est le premier consommateur de cocaïne.

Les disparues de Juarez

Près de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, à Ciudad Juarez, ville entourée de désert et de pauvreté, les narco-trafiquants se sont installés. La violence est partout et l'on peut voir des croix roses à chaque coin de rue, en mémoire des femmes disparues mystérieusement. En effet depuis bientôt trente ans plus de 1000 femmes ont disparu et 677 cadavres ont été retrouvés entre 1993 et 2009. Bien sûr ces chiffres sont sûrement évalués à la baisse par les autorités qui font le strict minimum pour rechercher les coupables. Ces femmes sont la plupart du temps torturées, violées et tuées. Les familles des victimes ont parfois même reçu des menaces et injures, ainsi que les journalistes qui enquêtent sur ces crimes.

Une justicière dans la ville de Ciudad Juárez

Dans la ville qui traîne une bien triste réputation, une jeune femme surnommée «Diana la Cazadora» («Diane la chasseresse») a récemment décidé de venger les femmes maltraitées de Ciudad Juarez. «Diana la Cazadora» est tout d'abord le nom d'une statue construite en 1997, située au plein cœur de Madero au Mexique. Notre héroïne s'est très fortement inspirée de cette femme de la mythologie grecque, représentée comme une femme forte et rebelle, avec un arc comme attribut. Elle a donc tué deux hommes accusés de viol et de torture, d'une balle dans tête alors qu'ils étaient dans un bus en 2013. Mais la justicière ne s'est pas arrêtée là. Sur les réseaux sociaux, elle a également appelé au soutien du pays et des personnes affectées par le sort de ces femmes.

Dans un message publié par la meurtrière présumée, on peut lire les mots suivants : « *Les femmes sont victimes chaque nuit de violences sexuelles de la part de ces chauffeurs, personne ne nous défend, et il y aura d'autres victimes. Vous pensez, parce que nous sommes des femmes, que nous sommes fragiles, mais moi je suis un instrument de vengeance. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur ce qui nous remplit de rage, mes camarades et moi avons souffert en silence, nous avons été victimes de violence sexuelle de la part de chauffeurs chargés des liaisons nocturnes pour les maquilas [manufactures]* ».

Savages d'Oliver Stone

Plusieurs écrivains et réalisateurs produisent des œuvres cinématographiques ou littéraires sur la situation préoccupante du nord du Mexique. Des cartels de la drogue à la situation des femmes, les informations circulent et choquent les spectateurs. Le réalisateur américain Oliver Stone fait partie des ces artistes et nous offre un film policier sur le sujet. *Savages*, sortie en 2012 regroupent des stars du cinéma comme Blake Lively, Taylors Kitsch, John Travolta, Salma Hayek, Trevor Donovan et Benicio Del Toro.

L'histoire débute à Laguna Beach en Californie où la belle O mène une vie idéale de riche californienne avec ses deux amants, Ben botaniste bohème et Chon ancien combattant. Ce sont deux escrocs qui cultivent et vendent un cannabis hautement apprécié des consommateurs. Leur réussite les entraîne dans un conflit avec le cartel de Bara, le plus grand cartel mexicain qui kidnappe leur petite amie commune. Prêts à tout pour la récupérer, ils n'imaginent pas la force de leurs ennemis.

Down by the river de Charles Bowden

Charles Bowden est un journaliste, décrit comme « *l'un des talents les plus authentiques de la littérature américaine contemporaine* » par The New York Times. Il a réussi à se démarquer grâce à plusieurs enquêtes risquées pour lesquelles il a pu approcher la violence, les cartels de la drogue, les meurtres dans la zone frontalière mexicano-américaine. Ces enquêtes l'ont beaucoup touché car il habitait dans l'Etat de l'Arizona. Il a aussi assisté à la construction du mur de plus de 3000 km qui séparent les États-Unis du Mexique. Il a ainsi crié sa colère dans plusieurs ouvrages dont **Down By the River : Drugs, Money, Murder and Family**, **Juárez : The Laboratory of Our Future** ou **Blood Orchid, murder city**.

Down By the river est une fiction où l'on retrouve le personnage de Bruno qui a été tué de manière suspecte. Dans l'histoire inspirée de faits réels, on découvre un autre monde à travers une tragédie familiale qui se déroule entre le Mexique et les États Unis sur fond de trafic de drogue et de pauvreté. A ce jour cet ouvrage de Charles Bowden n'est toujours pas traduit en français. On peut aussi noter que Charles Bowden est mort dans son appartement dans des conditions suspectes. Peut-être en disait-il trop ?

Camille S., Romane B.

Max ou l'histoire d'un anti-héros

« Donner le jour à des enfants 'parfaits', blonds, aux yeux bleus, censés incarner la future élite du IIIe Reich. Une 'race supérieure' destinée à régner sur le monde pendant mille ans », tel est le sujet du livre *Max*, de Sarah Cohen-Scali publié dans la collection Gallimard jeunesse.

L'auteure

Sarah Cohen-Scali, aussi connue sous le nom de « Sarah K. », est une auteure de 56 ans, née le 16 octobre 1958 à Fès, au Maroc. Elle est de nationalité française. Après avoir fait des études de lettres, de philosophie et d'art dramatique, elle se passionne pour la littérature et commence à écrire à l'âge de 29 ans. C'est une auteure de romans de jeunesse mais aussi de romans noirs, destinés aux adultes et aux jeunes adultes. Elle a écrit une vingtaine d'œuvres, dont *Max*, qui a remporté le « Prix Sorcière » en 2013.

L'histoire

Max, c'est l'histoire de la naissance de Konrad Von Kebner-sel, dit « Max ». C'est un enfant, né le 20 avril 1936 (date du jour d'anniversaire d'Hitler), issu du projet nazi « Lebensborn ». Dans ce roman, nous suivons Konrad de sa naissance jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Elevé dans la doctrine et l'idéologie nazie, il est né avec une idée unique : servir le chef de l'Allemagne, Hitler.



Ce livre constitue un roman historique intéressant sur une partie sombre et peu connue de l'histoire contemporaine : le projet *Lebensborn* (« Fontaine de Vie »). Ce projet avait pour but la création de maternités qui servaient à créer des enfants « aryens », la « race des seigneurs » qu'Hitler désirait pour l'Allemagne. Ce projet avait cependant un autre côté, plus monstrueux encore : certaines femmes, nommées des *Schwester* (Sœurs), faisaient un « repérage » pour ensuite enlever les enfants « racialement valables » à d'autres femmes.

L'auteur du roman, au lieu d'embellir l'histoire, la décrit comme telle, dans un roman richement documenté, des mots durs et un protagoniste qui tient plus de l'anti-héros que du héros. En effet, dès l'incipit, le narrateur et protagoniste du roman, Konrad, attire tout sauf de l'empathie chez le lecteur. Celui-ci n'apprécie pas le personnage principal et ne s'y reconnaît pas. De plus, Konrad est un enfant qui, dès sa naissance, est baigné dans un monde raciste que celui-ci accepte et auquel il participe.

« 19 Avril 1936. Bientôt minuit. Je vais naître dans une minute exactement. Je vais voir le jour le 20 Avril. Date d'anniversaire de notre Führer. [...] Je suis l'enfant du futur. Conçu sans amour. Sans Dieu. Sans loi. Sans rien d'autre que de la force et la rage. Je mordrai au lieu de téter. Je hurlerais au lieu de gazouiller. Je haïrais au lieu d'aimer: Heil Hitler ! ».

Le changement

En outre, les paroles de cet enfant sont empreintes d'une violence et d'un racisme étonnant et inquiétant malgré son jeune âge et, malgré l'utilisation de la première personne, le lecteur ne peut donc pas s'identifier à lui. Le lecteur aurait tendance à percevoir le héros comme un « monstre » ou, du moins, comme quelqu'un d'inhumain.

Cependant, à partir de la seconde moitié du roman, le ton change du tout au tout après la rencontre entre Konrad et un jeune polonais nommé Lukas. A partir de ce point charnière de l'histoire, le lecteur apprend à apprécier le protagoniste au fur et à mesure du changement de sa personnalité. En effet, dès lors, les sentiments positifs du lecteur envers le personnage principal s'accroissent, jusqu'à ce que le héros devienne, aux yeux du lecteur, *humain*.

Pour conclure, ce roman est, malgré le sujet et la dureté des mots choisis, un livre très intéressant historiquement parlant, mais aussi au niveau du développement de la personnalité du héros, qui change en fonction de son environnement et des personnages qui l'entourent.

En commençant ce livre, le lecteur a du mal à en décrocher, et la fin nous donne l'impression d'une douche glaciale. Le changement d'ambiance et de caractère du héros entre le début et la fin de l'histoire est assez violent, ce qui donne une dimension différente à l'histoire. Nous apprenons aussi d'autres points de l'histoire qui nous laissent un sentiment de malaise. Pour finir, ce livre est très intéressant à lire pour les passionnés d'histoire ainsi que pour ceux qui aiment la lecture en général.

Max est un roman dérangent, car on ne parvient pas à s'en détacher avant la fin, alors même que l'on est horrifié par ce qu'il nous fait découvrir. En bref, c'est un roman à lire et à faire découvrir aux autres, adolescents ou adultes.

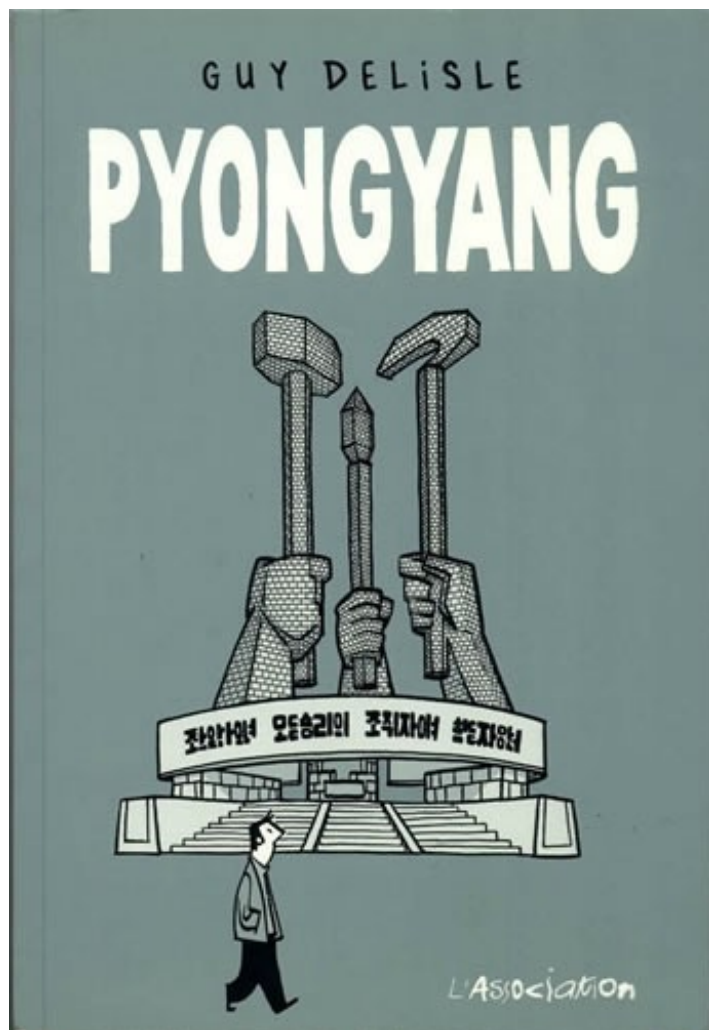
Roxane B.

Pyongyang : voyage dans un pays totalitaire

La Corée du Nord, ce pays d'Asie de l'Est, fermé recèle bien des secrets. Un auteur de bande-dessinée canadien, Guy Delisle, dénonce les conditions de vie difficiles de ce pays au début des années 2000 dans le roman graphique *Pyongyang* (L'Association, 2003).

Dans cette bande dessinée, nous contemplons l'aventure de Delisle dans la capitale de la Corée du Nord, Pyongyang. Il est surpris par l'absence de personnes handicapées, par la musique de propagande nord-coréenne, par le culte de la personnalité pour l'ancien leader Kim Il-Sung et le leader de l'époque Kim Jong-Il et par l'obligation de se faire accompagner à tout moment par son traducteur et guide. Il note également le « lavage de cerveau » imposé aux habitants, même si ces derniers le nient totalement. Par exemple lorsqu'il interroge son guide à propos de la non-présence d'handicapés à Pyongyang, celui-ci lui répond avec une sincérité confondante que la Corée du Nord n'en a pas, que les enfants de la « race coréenne » naissent sans déficience physique, forts et intelligents.

Cela peut s'apparenter à l'idéologie nazie avec le culte du Führer, la recherche de la perfection avec la race Aryenne et par d'autres piliers de la doctrine Hitlérienne. En effet, dans le livre, nous découvrons, non sans surprises, que le régime nord-coréen est coupable de crimes contre l'humanité.



Ahn Myong-Chol, garde pendant huit ans dans les camps de prisonniers de Corée du Nord témoigne de l'horreur qu'il a ressenti : « Les gens dans les camps ne sont pas traités comme des humains. Ils sont comme des mouches que l'on peut écraser », affirme-t-il. Il poursuit : « Nous étions encouragés à tuer ceux qui essayaient de s'échapper. Nous avions le droit de les tuer et si nous ramenions le corps, nous pouvions être récompensés par l'envoi à l'université ».

Bien que la Corée du Nord réfute l'existence de tels camps, il semblerait que la réalité puisse un jour éclater. Ces lieux de terreur comme le Camp 22 perpétuent une longue tradition de cruauté envers l'humanité. Les prisonniers voient revivre des camps aux noms tristement célèbres comme Dachau ou Auschwitz-Birkenau, certes sous un autre nom et dans un autre pays, mais toujours avec cette prégnance de la souffrance et de la mort.

De plus, il apparaît que la Corée du Nord met en place une surveillance digne de « Big Brother », comme dans le célèbre roman de George Orwell, 1984. En effet, les étrangers doivent toujours être accompagnés d'un guide et ne jamais prendre de photos. Les Nord-coréens doivent aussi respecter tout un panel de règles aussi farfelues les une que les autres comme, par exemple, ne rien accrocher au mur ou sont présents les portraits des dirigeants vénérés. L'expérience décrite par Guy Delisle dans *Pyongyang* donne un aperçu de ce que peut être la vie dans un régime totalitaire.

La BD *Pyongyang* devrait prochainement être adaptée au cinéma.



Louis M. et Guillaume S.

Brésil : le « féminicide », une question nationale

Il existe de nombreuses formes de violence exercées à l'égard des femmes : physique, sexuelle, psychologique et économique. La forme la plus courante de violence subie par les femmes est la violence physique infligée par un partenaire intime le plus souvent. Celles-ci sont battues, victimes de violence sexuelle ou maltraitées.

Féminicides : des chiffres alarmants au Brésil

Une femme est agressée toutes les 15 secondes au Brésil, soit 2,1 millions par an selon l'ONG Kering Foundation. Le plus souvent, l'agresseur est son conjoint, un parent ou une personne proche. Depuis l'enfance, les filles subissent la violence et la discrimination. Les femmes qui sont victimes de la violence souffrent de toute une gamme de problèmes de santé et leur capacité à participer à la vie publique s'en trouve diminuée; cette violence les appauvrit aussi, ainsi que leur famille.

Le «féminicide» (meurtres de femmes) est désormais inscrit dans le code pénal au Brésil. Le Parlement brésilien a approuvé, mardi 3 mars 2014, un projet de loi aggravant les peines de ceux qui tuent une femme parce qu'elle est une femme. Le problème est grave car en une décennie, près de 50 000 femmes ont trouvé la mort au Brésil de cette façon (15 femmes sont tuées chaque jour selon les chiffres officiels par le simple fait d'être des femmes).

#Je ne mérite pas d'être violée

Mais, au Brésil, la publication d'une étude publiée le 27 mars 2014 par l'Institut d'enquête économique du gouvernement (IPEA) sur la violence contre les femmes a fait grand bruit. Un sondage considère que 26% des personnes des deux sexes interrogées approuve le fait que les femmes portant des vêtements qui dévoilent leur corps méritent alors d'être attaquées.



La phrase qui revient chez les personnes interrogées est que «si les femmes se comportaient mieux, il y aurait moins de viols». La publication de ce sondage a provoqué une vague d'indignation au Brésil.

Ainsi, la campagne [#NãoMereçoSerEstuprada](#) («Je ne mérite pas d'être violée») a été lancée sur Facebook par journaliste-militante Nana Queiroz pour sensibiliser la société brésilienne à la violence faite aux femmes (voir photo).

Selon les chercheurs de l'Institut d'enquête économique du gouvernement (IPEA), la culpabilisation de la femme face à la violence sexuelle devient évidente quand, par exemple, 58% des interviewés disent approuver «complètement» l'affirmation selon laquelle elle n'est victime d'agression sexuelle que parce que son comportement n'est pas convenable.

Derrière cette affirmation se trouve l'idée selon laquelle les hommes ne peuvent contrôler leurs appétits sexuels notamment les violeurs alors que, les femmes, qui les «provoqueraient», devraient savoir se comporter différemment. La violence paraît surgir comme un châtiment : **la femme mérite et doit être violée pour apprendre à bien se conduire.**

Heloneida Studart ou la volonté des femmes

La violence faite aux femmes est un thème qui a été traité dans la littérature brésilienne et en particulier par la romancière **Heloneida Studart** (1932-2007). Surnommée la « Simone de Beauvoir brésilienne », cette écrivaine devenue féministe non pas « à cause de Simone de Beauvoir ou de Betty Friedan, mais à cause de sa tante » qui disait que « les femmes n'ont pas de volonté ». Elle a alors « voulu lui montrer qu'elles en avaient ».

Egalement militante politique (elle a été emprisonnée en 1969 pour ses activités littéraires, journalistiques et syndicales), elle a écrit plusieurs romans dénonçant la dictature brésilienne durant les années 1960 et 1970 (*Le Bourreau*, *Le Cantique de Meméia*, *Les huit cahiers*). Ses histoires mettent en scène des femmes déterminées à la fois pour leur libération d'un régime politique qui les oppresse et d'une société machiste et traditionnelle qui les brime.

Peu connue voire inconnue en France (elle n'a pas de fiche Wikipédia par exemple) malgré son œuvre importante (une dizaine de romans et des essais) et majeure pour les thèmes abordés, seulement trois des romans d'Heloneida Studart sont traduits en français aux éditions canadiennes Les Allusifs. Pour marquer la perte d'une grande figure de la littérature brésilienne, le gouverneur de l'Etat de Rio de Janeiro avait décrété trois jours de deuil après son décès en 2007.

Rose L., Camille D.

La Jamaïque : l'île révoltée

La Jamaïque, cette petite île se situant dans la mer des Caraïbes, se trouve appartenir à l'archipel des Antilles. L'amiral Penn et le général Venables s'emparent de celle-ci pour le compte de l'Angleterre en 1655. Elle a malheureusement été une plaque tournante de la traite des noirs jusqu'à l'abolition de l'esclavage au Royaume-Uni en 1833, précédée de nombreuses révoltes d'esclaves. Le 6 août 1962 la Jamaïque devient un pays indépendant malgré l'influence de la couronne d'Angleterre et est aujourd'hui une République démocratique. Sa capitale Kingston, se localise sur la côte Sud-Est. Ses principales villes dont Montego se trouvent sur le littoral.

Une île marquée par la pauvreté

La Jamaïque est perçue comme une île paradisiaque. Le soleil, les plages interminables de sable blanc et ses paysages à couper le souffle attirent beaucoup de touristes, qui pour certains viennent même s'y marier. Son économie est essentiellement basée sur le tourisme et l'exploitation de ses ressources naturelles.

Malgré tout, cela reste une île pauvre avec un taux de chômage très élevé et l'essentiel de ses habitants vivant en dessous du seuil de pauvreté. Très critiquée en matière de Droits de l'Homme, elle offre un accès restreint à l'éducation pour les jeunes issus de quartiers pauvres. La violence envers les enfants est justement très importante, les abus sexuels sont quotidiens, sur cette petite île et le Sida fait rage. La criminalité, perpétrée par de nombreux gangs, est très présente ; la capitale compte plus de 1600 meurtres par an. Et sur l'île, un nombre important de réseaux de trafiquants de drogue sont actifs.

« Ma vie, c'est les autres »

Les artistes originaires de Jamaïque se sentent concernés par tous ces problèmes que rencontre leur pays, mais aussi par ceux du monde. De ce fait nombre d'entre eux sont engagés. Le plus connu est bien évidemment Bob Marley ou Robert Nesta Marley de son vrai nom (1945-1981). Engagé, rebelle, anti conformiste, il se sentait concerné par la politique et se préoccupait des autres : **«Ma vie, c'est les autres»** avait-il l'habitude de dire. Il est aujourd'hui la première personne à qui l'on pense quand on parle de la Jamaïque et est considéré comme un de ses symboles.

Mais «Bob» n'est pas le seul Jamaïcain pour qui l'art, et la musique en particulier, était et est un moyen de faire passer des messages plus ou moins revendicatifs, dont le but est principalement de faire évoluer les choses.

Una Maud Victoria Marson (1905-1965), éditrice, productrice et auteure, a vécu les deux guerres mondiales. Elle était une artiste féministe donc forcément engagée qui se préoccupait de la situation des femmes, sûrement plus des autres que d'elle même comme la plupart de ces artistes. Elle a écrit de nombreux poèmes et scénarios pour la BBC notamment et est connue pour son engagement sur les questions sociales et la condition féminine.

Get up, Stand up, Stand up for your rights

Aujourd'hui encore, on ressent l'engagement politique et social des œuvres de nombreux artistes Jamaïcains. « Judgement Day », une des chansons de Raging Fyah, un groupe de Reggae Jamaïcain, dit : *«Ne restez pas assis à critiquer, allez-y (levez-vous) et aidez-vous»*. Ce message de solidarité incite à réagir et à agir. Certains diront réagir à quoi ? La réponse la plus juste serait de dire «à tout», si les gens ne voient pas les problèmes autour d'eux c'est qu'ils ne veulent pas les voir. Le but de ces artistes est justement de dénoncer certaines choses, certains aspects de la société afin que nous, le public, nous soyons interpellés, nous nous sentons concernés et nous nous unissons parce qu'après tout, nous ne sommes tous que des Hommes.

Quand on parle de la Jamaïque aujourd'hui, on pense généralement (surtout les jeunes) au Reggae. Ce style musical, né à la fin des années 1960- début des années 1970, est un mélange entre le ska et le rock steady qui a trouvé ses racines dans la musique noire américaine et qui s'est aussi inspiré des musiques traditionnelles du continent africain. Même si l'esclavage avait été aboli à cette époque, la population noire des Antilles, encore touchée par le racisme, dévalorisée, était à la recherche de ses racines et de son identité.

« Le rastafari, c'est une réalité »

C'est donc durant cette période de doute, de questionnement et de rébellion des consciences que le Reggae est né et, comme le dit un proverbe jamaïcain : *«Les mots doivent mourir et l'homme vivre»*, Il va rapidement se tourner vers le Rastafarisme, un mouvement religieux identitaire de l'époque. D'ailleurs, pour Bob Marley *«Le Rastafari ce n'est pas une culture, c'est une réalité.»*

Dérivée du christianisme, cette religion a pour particularité d'avoir comme Dieu un homme noir et vivant : Hailé Sélassié (1892-1975), l'ancien empereur d'Éthiopie. Considéré par les Rastas comme le « Seigneur des seigneurs », est aussi appelé «Jah». Le terme revient dans de nombreuses chansons. Cet homme a prononcé des mots emprunts d'une grande sagesse : *«Nous devons regarder en nous-mêmes, jusque dans les profondeurs de nos âmes. Nous devons devenir ce que nous n'avons jamais été, ce à quoi notre éducation, notre expérience et notre environnement nous a très mal préparé. Nous devons être plus grands que ce que nous avons été : plus courageux, à l'esprit plus large, au point de vue plus ouvert. Nous devons devenir les membres d'une nouvelle race, dépasser nos préjugés insignifiants et nous soumettre à la fidélité ultime que nous devons non pas aux nations, mais à nos semblables les hommes au sein de la communauté humaine.»*

Pour en revenir à la musique, l'esprit contestataire du Reggae s'est aujourd'hui malheureusement un peu perdu et on associe rapidement cette musique à la consommation de cannabis et à la fête. Malgré tout les vrais Rastamen conservent leur philosophie, leur esprit critique et leur générosité. **Zoé T., Emilie L.**

Si je reste, où irais-je ?

Gayle Forman est une auteure et journaliste américaine née le 5 juin 1970 à Los Angeles en Californie. Elle vit actuellement à New York.

Si j'étais Gayle Forman ?

Quand a-t-elle commencé à écrire ?

En ce qui concerne la rédaction de romans, ce n'était pas avant 34 ans, ce qu'elle considère comme l'« âge mûr » et, pour l'auteure « en réalité, il y a un message caché, oh 14-ans-sans-avoir-encore-publié-de-livre : ce n'est pas une course. C'est un marathon... ou quelque autre métaphore qui pourrait ne pas être liée au sport, à vous de choisir. »

Qu'est-ce qui a fait qu'elle devienne romancière ?

Trois choses : l'ennui, la pauvreté, l'évasion dans les livres

D'où tient-elle l'inspiration pour ce livre ?

Un jour, elle apprend aux informations qu'une famille composée d'une mère, d'un père, d'un petit garçon – dont elle s'est inspirée pour le personnage de Teddy – et d'un bébé avait subi un accident de voiture durant un jour de neige. Cette nouvelle l'a bouleversé au point de la hanter. Elle ne cesse de se demander si le jeune garçon, ayant perdu ses proches, avait choisi de s'en aller lui aussi car, contrairement à ses parents, il n'est pas mort sur le coup. À travers le personnage de Mia, elle a enfin pu avoir la réponse à la question qui la tourmentait depuis plusieurs années : qu'aurait-on fait à sa place, rester ou partir ?

Pourquoi écrit-elle des livres ?

Elle répond : « Car c'est moins cher qu'une thérapie ».

Si on résumait ?

Mia, 17 ans, mélomane et violoncelliste, va traverser de nombreuses péripéties qui vont renforcer son caractère. Victime d'un accident de voiture violent qui va la plonger dans un coma, elle va être confrontée à un choix : se battre pour rester dans ce monde ou céder à son désespoir, une peine causée par la mort de ses parents et de son petit frère Teddy. Cependant, ses proches sont toujours là pour elle. Cela rend sa décision plus que difficile. Sont-ils prêts à affronter une nouvelle perte d'un être cher ? Mia va voir les allées et venues des membres de sa famille, des infirmières et de ses amis, notamment sa meilleure amie Kim et son petit ami Adam.

Si on comparait ?

Le film « Si je reste », tiré du roman du même nom, est assez fidèle au livre. Malgré quelques petites scènes déformées, rajoutées ou retirées par rapport à la version « originale », il reste une adaptation tout à fait remarquable et vivante. Passant du rire aux larmes en étant témoin de la terrible mais à la fois merveilleuse histoire de Mia, ce film est tout aussi émouvant que le livre. Les acteurs, jouant parfaitement leur rôle, rendent les scènes on ne peut plus réalistes et touchantes.

Si on critiquait ?

L'histoire, pourtant dramatique, est tournée de manière à faire vivre des montagnes russes d'émotions à quiconque. On ressent de l'effroi, de l'amour, de la peur, de la peine, de la joie, de l'admiration successivement. On en ressort quelque peu chamboulé.

Mélangeant amour, humour et fantastique, il attire bon nombre de spectateurs. Car, bien que plutôt effacé, son côté fantastique reste tout de même omniprésent et mystérieux. L'amour est développé en long et en large à travers l'histoire de Mia et son petit ami Adam que l'on apprend à connaître au fur et à mesure du film. On découvre d'un côté ses souvenirs ravivés par le coma et en parallèle les péripéties de l'instant présent, durant lequel Adam fait tout son possible pour parvenir à voir sa petite amie. L'humour est dispersé en petites touches durant le long métrage, faisant apparaître des sourires dans des moments parfois incongrus.

Enfin, la musique est un élément important du film. Étant un des points forts du livre, la musique est présente dans chaque moment crucial du film. Ayant une bande son assez riche et agréable, on se laisse facilement entraîner par la sensation que suscite la scène. On est témoin des plus grands événements de la vie de Mia qui sont toujours centrés autour de sa passion pour la musique et, plus précisément, pour le violoncelle.

C'est un film qui reste néanmoins plutôt ciblé sur un public adolescent car, même s'il fait réfléchir sur d'importantes questions, il reste un tantinet fleur bleue et simple. La fin, un minimum prévisible, laisse pourtant beaucoup de suspense s'installer, faisant attendre et désirer la suite avec beaucoup d'impatience.

Si on fouinait un peu ?

On peut constater sur la couverture, adaptée du film, que les photographies représentant les piliers de la vie de Mia (sa famille, Adam, le violoncelle et son choix) peuvent mener à une entité du livre, le point d'interrogation. Ce symbole qui regroupe tous ses questionnements et incertitudes est nettement visible sur la première page du livre.

Anais M., Alexandra I.



Toni Morrison, première femme noire à avoir reçu le Prix Nobel de Littérature

"C'est ce que fait la haine. Elle brûle tout sauf elle-même, alors quel que soit votre motif, votre visage ressemble à celui de votre ennemi."

Née le 18 février 1931 dans une famille ouvrière noire-américaine de l'Ohio, **Toni Morrison** (de son vrai nom Chloe Anthony Wofford) s'intéresse très tôt à la littérature, et se passionne notamment pour Jane Austen et Léon Tolstoï. Successivement éditrice, puis professeure d'anglais et de littérature à l'université, elle publie son premier roman *L'œil le plus bleu* à l'âge de 39 ans. Lauréate du prix Pulitzer en 1988 pour son roman *Beloved*, elle reçoit ensuite la distinction suprême du **Prix Nobel de Littérature pour l'ensemble de son œuvre**. Elle est à ce jour la huitième femme et la première noire à avoir reçu cette distinction...

Toni Morrison nous livre dans ses œuvres une vision brute et crue de la misère noire-américaine depuis le début du XX^{ème} siècle. Dans son style métissé si particulier, où langage soutenu cohabite avec l'argot, elle nous dépeint des personnages criants de vérité et poignants de désespoir, qui se débattent dans une réalité faite de violence et d'insalubrité. Les histoires sont souvent teintées de fantastique, d'éléments merveilleux et inexplicables, qui viennent atténuer la brutalité omniprésente, comme les contes et le blues atténuaient la tristesse des esclaves...

Sans effets ni artifices, **Toni Morrison** nous fait partager une part de la mémoire vive, dense et puissante de la culture afro-américaine au travers de ses romans, dont le plus poignant est à mon sens *Beloved*. Sethe, jeune esclave en fuite, décide de tuer à mains nues son bébé, pour lui épargner une vie de souffrance, d'humiliation, de servitude et de soumission aux Blancs... Le lecteur suit Sethe dans un voyage bouleversant aux confins du surnaturel, qui le confronte avec une violence inouïe à un témoignage d'une époque trop souvent oubliée.

Les romans de **Toni Morrison** laissent derrière eux un étrange sentiment doux-amer, une impression d'être vidé de forces après un long voyage. Revenir à sa propre réalité est difficile tant on a été happé par ces vies rudes et intenses d'un autre temps, où être noir sonnait comme une condamnation à perpétuité...

A.R. (avec l'autorisation de l'auteur)



Les Cris, Bimestriel édité par Nomis Editions pour Littsoc Production

S.A. au capital humain

Directrice de la publication : Mme Aguilera, Provisseure

Directeur de la rédaction : M. Gautier

Siège social : Lycée Jean Vilar, Villeneuve-Lès-Avignon

1^{er} tirage : 200 exemplaires (pdf à télécharger sur <http://jeanvilar.net/>)

Prix : gratuit (offert par le lycée Jean Vilar)

Reproduction interdite de tous articles sauf accord avec l'administration.

Les photos publiées dans ce numéro sont libres de droits (domaine public) ou sous licence Creative Commons ©©

Ne pas jeter sur la voie publique

Equipe de rédaction **Les Cris**, saison 3, Numéro spécial Littérature et société (2^{ndes}) : Florine R., Emma B., Luna P., Désirée M., Gwendal M., Camille S., Romane B., Roxane B., Louis M., Guillaume S., Rose L., Camille D., Zoé T., Emilie L., Anaïs M., Alexandra I..

Blog : les.cris.over-blog.com

Laissez vos commentaires et inscrivez-vous pour recevoir la newsletter.

Contact : journal.lescris@gmail.com

Prochain numéro : novembre 2015

Les Cris n°13